ÉLOGE FUNÈBRE

DE

M. DE MIRABEAU,

Prononcé le 4 Avril 1791, jour de ses funérailles, dans l'église de Saint-Eustache, et devant l'Assemblée nationale, par M. CÉRUTTI, administrateur du département de Paris.

CHOISI par les citoyens qui représentent ma section, pour être, au milieu de ce temple et à la face du peuple, l'organe solemnel de la douleur publique, je viens, malgré la foiblesse de ma voix, jeter un cri de désolation sur le cercueil de l'homme célèbre que l'inexorable destinée a frappé tout à coup, et arraché des bras de la France.

Le voilà descendu pour jamais dans l'ombre éternelle, celui qui tant de fois monta et triompha dans la tribune législative ! Le voilà étendu au milieu du sanctuaire, celui qui, debout pour la patrie, en étoit la plus haute colonne.

Le voilà ce soutien, ce conducteur d'un peuple libre, le voilà parvenu au terme de ses jours, avant d'être arrivé au terme de sa carrière.

Quelle pompe funèbre peut consoler nos regards et satisfaire ses mânes ? L'image de ses travaux. Forcé par le temps de m'enfermer dans un étroit espace, je réduits un vaste éloge à deux tableaux rapides. Je peindrai en peu de mots ce que Mirabeau fit en deux ans, ce qu'il osa pour nous rendre libres, ce qu'il osa pour nous rendre équitables : ou, ce qui est la même chose, son génie révolutionnaire, et son génie constitutionnel. Loin de moi toute imposture panégyriste ; loin de moi toute ostentation oratoire. Je n'oublierai point que je suis entre les deux écueils de la vanité humaine, l'autel et le tombeau.

Machiavel, cet observateur des siècles, ce précepteur des despotes, attribue le peu de succès de la plupart des insurrections nationales, à deux causes : tantôt, dit-il, les grandes circonstances ont manqué aux grands hommes, et tantôt les grands hommes manquèrent aux grandes circonstances. Il oublia une troisième cause : c'est que la plupart des nations insurgentes n'étoient pas mûres pour une révolution, ou que, disposées à rompre leurs fers,

elles tenoient encore aux préjugés auxquels ces fers étoient suspendus. Le courage secouoit la chaîne, l'erreur la gardoit, et l'esclavage des esprits perpétuoit la tyrannie des gouvernemens.

Trois siècles d'abus crians, deux siècles de clartés progressives, un siècle de préludes réformateurs, l'expérience et le génie avoient retrempé le caractère français, et l'avoient, pour ainsi dire, aimanté d'une énergie surnaturelle. Montesquieu, Voltaire, Mably, Rousseau, Fénelon, et l'école savante de l'Encyclopédie, et l'école somptuaire des économistes, et les instructions lumineuses du sage Necker (je dois le compter parmi nos oracles, dût en frémir l'ombre que je célèbre); tous ces grands hommes, dis-je, avoient enseigné, préparé, acheminé la nation. Mirabeau, jeune encore, voulut, pour atteindre à leur sphère, s'élancer au delà des bornes qu'ils n'avoient osé franchir, et il s'écria : ce qu'ils ont proposé de grand, je vais l'entreprendre; ce qu'ils ont traité d'impossible, je vais l'exécuter : je dévancerai mes précurseurs; mon intrépidité servira d'instrument à leur génie. Ils ont créé la lumière : je vais créer le mouvement.

Lorsque le cours des événemens eut amené,

à travers tant de vicissitudes, l'instant favorable, l'instant d'exécution ; lorsque la France, redressée plutôt qu'abattue par la plus violente des tempêtes, considérant le vaisseau antique de l'Etat à moitié détruit et à moitié immobile, eût forcé le pilote à rouvrir le grand chantier de sa reconstruction, Mirabeau (j'ai employé religieusement l'image favorite dont il se servoit), Mirabeau se montra sur le rivage, Mirabeau s'élança sur la nef, Mirabeau s'enflamma d'un zèle dévorant, Mirabeau encouragea l'élite de ses collaborateurs ; il suscita, multiplia, accéléra le mouvement populaire ; et alors on vit ce que peut un homme de génie aidé d'une nation, ce que peut une nation aidée d'un homme de génie.

Et qui arma le peuple français contre ses tyrans ? Lui par ses conseils. Et qui désarma les légions menaçantes de l'aristocratie ? Lui par son éloquence. Et qui ferma l'abîme ouvert, l'abîme immense de la banqueroute ? Lui par ses calculs. Et qui étouffa les dernières clameurs de la superstition ? Lui par sa philosophie. Et qui enfin, après avoir conduit la nation au sommet de l'indépendance, a essayé de la retenir sur le penchant de l'anarchie ? Lui par son audace et sa vigueur.

Ce dernier effort ne fut pas le moindre miracle de sa vie publique. Je ne chercherai point ici à dévoiler les ressorts : je me borne à crayonner les résultats ; et je crois être juste en disant : Si le génie révolutionnaire de Mirabeau a servi la France, son génie constitutionnel l'a sauvée.

Sauvé la France ! Et de quels périls ? Des fausses terreurs, des motions aveugles, des écarts ruineux, et des mouvememens rétrogrades.

Sauvé la France ! Et de quels ennemis ? des ennemis les plus dangereux, parce qu'ils sont des amis imprudens ; d'un peuple bien intentionné, mais peu mesuré dans sa marche ; d'un parti vraiment patriote, mais qui outrepasse la limite où finit le bien ; des sages eux-mêmes, embarrassés ou fatigués dans le labyrinthe des incertitudes, et à qui il restituoit, ou le discernement, ou l'énergie.

Sauvé la France ! Et par quels secrets ? En resserrant l'alliance du peuple avec le monarque ; en infusant l'ame de la république dans les sens et les organes de la monarchie ; en appuyant sans cesse l'équilibre des pouvoirs et le règne des lois ; en immolant, pour ainsi dire, les tyrans sur les ruines de la Bastille,

et les factieux dans le temple de la constitution.

Architecte du temple, il en étoit devenu le gardien. Du haut de la tribune, du centre de l'administration, il avoit juré d'épier et de combattre tous les perturbateurs. En même temps il s'occupoit à consommer l'ouvrage législatif. Chaque pierre, posée de sa main, consolidoit l'édifice. Il en rectifioit les plans ; il en cimentoit les parties ; il en polissoit même tous les matériaux ; persuadé qu'en fait de constitution, toute difformité est un vice, et toute irrégularité une ruine.

A la puissance de la pensée, il joignoit la magie de la parole ; il faisoit reparoître avec force le point disparu de la question, et sortir avec éclat le point invisible du problême. La conséquence éloignée étoit rapprochée et aperçue. Le nœud secret étoit découvert et saisi. Les raisonnemens, pressés autour des objections, n'en laissoient échapper ni subsister aucune. La raison décisive étoit la figure dominante de ses tableaux. Un coloris quelquefois rembruni, une expression quelquefois théâtrale et démesurée, servoit à subjuguer la prévention, ou à réveiller la léthargie. Il tuoit ou ressuscitoit à son gré les passions. Il s'adressoit

à elles pour obtenir, ou leur suffrage, ou leur silence. Le principe commandoit à l'orateur, et l'orateur commandoit à l'assemblée : la tribune enfin étoit le trône de son génie.

Tant de travaux ont consumé l'infatigable moteur de la révolutiou, et la tombe dévore celui qui dévora le despotisme ! Frappé à mort presque subitement, sous le poids d'une maladie affreuse, il a vu se dissoudre et s'écrouler son existence, d'un regard aussi ferme qu'il avoit vu tomber le gouvernement. Ses dernières pensées ont été des considérations publiques et un bienfait national. Les mouvemens d'un peuple alarmé qui entouroit sa maison et consacroit d'avance sa mémoire, calmoient ses souffrances et agrandissoient encore ses esprits agonisans. Nulle idée pusillanime n'a dégradé son ame aux bords de l'éternité ; et deux majestueuses images remplissoient sa vaste imagination, la postérité et l'assemblée nationale. Il a désiré être entendu encore de la dernière, après qu'il ne seroit plus. Il lui a légué le dernier trésor de ses méditations. Un pontife patriote, son ami, a porté, au milieu des législateurs, ce tribu sacré. L'admiration et la douleur ont écouté en silence et applaudi en gémissant. Le trône s'est ému en apprenant la

chute de son rampart. Accourant au bruit de cette catastrophe imprévue, le peuple consterné se montroit, tantôt immobile de désespoir, tantôt tumultuaire de désolation. Chaque front sembloit empreint de l'image du passé. Chaque regard paroissoit noirci du spectacle de l'avenir; et la France, en perdant cet appui, chanceloit en quelque sorte sur sa base.

Citoyens français! rassurez-vous. Quoique non complet encore, l'œuvre national est indestructible. L'esprit public, grace à nos législateurs, grace à nos philosophes, grace à celui qui fut et l'un et l'autre, l'esprit public a jeté dans les têtes de si fortes racines, qu'il a besoin d'être cultivé, mais qu'il n'a plus besoin d'être soutenu. L'arbre vivifiant couvre la France. Son immensité fait sa stabilité. Les talens qui l'entourent peuvent périr: ce sont des ornemens, ce sont des branches productives qu'il perd; mais sa tige est immortelle, et sa sève inépuisable.

Le rameau le plus fécond de cet arbre est rompu! Mirabeau a succombé! Hélas! vous ne l'entendrez plus tonner dans la tribune; mais il tonne encore dans ses ouvrages; ses lèvres sont glacées, mais que de pages brûlantes dans ses écrits! son cœur est inanimé,

mais il respire dans nos lois. L'aristocratie, peut-être, ou l'anarchie, insultent dans leur pensée un cadavre impuissant; mais son nom sera plus formidable pour elles que ne l'eût été, peut-être, le reste de sa vie. Enfin il est réduit au néant du cercueil; mais ce cercueil, agrandi par l'enthousiasme, sera visité par les peuples, et il sera doué, par son apothéose, d'une puissance miraculeuse : tout esclave tremblant qui en approchera, recouvrera soudain la force de briser ses fers.

Les soldats qui avoient combattu sous Maurice de Saxe, aiguisoient sur sa tombe la pointe de leur glaive : les orateurs de la patrie viendront renfoncer leur éloquence devant l'image de Mirabeau.

Vengeurs de la liberté romaine, Cassius et Brutus furent nommés les derniers Romains; fondateur de la liberté française, Mirabeau et ses collègues seront nommés les premiers Français.

Braves citoyens, dont j'ai l'honneur d'être l'organe, pardonnez au style abattu d'un écrit sorti avec tant de précipitation de ma plume troublée. Et toi, que je célèbre sans art et sans affectation, si ma voix pénètre au sein des morts, compte parmi les singularités

de ta vie, et cet hommage que tu n'attendois pas de moi, et celui de ta section, qui a disputé tes cendres aux quarante-sept rivales de son admiration. Ces guerriers en deuil t'ont possédé au milieu d'eux un moment. Ils accompagnent ta dépouille à sa demeure éternelle. Ils viennent, avec une religieuse confiance, te recommander aux prières de ces pontifes, médiateurs de l'être suprême : te voilà devant lui ! te voilà rejoint aux principes de l'univers ! Les pages de notre constitution, faites de ta main, toucheront en ta faveur le père des mortels. Ah ! combien tu dois dédaigner en ce moment ces vanités humaines que tu avois la foiblessse humaine de rechercher ! combien tu dois gémir de n'avoir pas séparé tant d'actions magnanimes, de quelques actions moins pures ! . . . Mais je ne suis chargé dans ce jour de deuil que de montrer la plus noble partie de toi-même. Que le voile de l'oubli, plus épais et plus sombre que le voile de la mort, couvre les égaremens ou les lacunes de ta gloire ! Ombre fameuse ! repose en paix dans le sein de la renommée ! entretiens ton immortalité d'une pensée qui seule vaut un siècle de bonheur. Un législateur romain disoit en mourant : J'avois trouvé Rome construite en boue et en

argile; je la laisse bâtie en marbre et en métal. En expirant tu as pu dire: J'avois trouvé la France chargée de bastilles, de parlemens, de satellites, de préjugés, de chaînes; je la laisse avec une législature tutélaire, une armée patriote, des tribunaux réglés, des temples refaits, un trône raffermi et immuable, une constitution régénérante et incorruptible.
